

Tam-tam dans la cathédrale L'effet TV au théâtre

Jean-Paul Fargier, vidéaste et université de Paris-VIII

Pendant la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques d'Athènes, en août 2004, un athlète sur deux ou presque défilait en téléphonant au bout du monde à ses proches. Spectacle à l'intérieur du spectacle. Lassés par l'étirement de la cérémonie, fatigués des commentaires officiels, nous nous amusions devant nos postes de télé à imaginer ce que ces parleurs/marcheurs étaient en train de dire : à peu près la même chose que les professionnels du direct. Mais beaucoup plus *in situ*. « Tu me vois ? J'y suis. Et les copains, tu les vois ? Attends, je te passe Toto. On est les plus beaux, non ? Et notre musique ? Ah, tu ne l'entends pas... Tiens, je te l'envoie... Pom pom pom... Super non ? » Quelques-uns, dotés de portables à images, expédiaient même leur propre reportage.

Aujourd'hui, tout le monde fait de la télévision. Alors pourquoi pas aussi les gens de théâtre ? Ils se sentiraient mieux s'ils commençaient par l'admettre, au lieu de le dénier. D'autant que leurs spectateurs ne sont pas les derniers à participer à ce jeu. « Allo, t'es où ? Dans la Cour d'Honneur, mais chut, j'éteins mon appareil, ça va commencer. Je te rappelle à l'entracte. Et je t'envoie des images, promis. » Être en position d'accomplir ce type d'envoi (d'en voix) des deux côtés de la rampe, les acteurs sur la scène l'opérant par des traits métaphoriques, voilà sans doute un des facteurs les plus actifs de la révolution du théâtre, initiée depuis longtemps, mais portée au grand jour par le dernier festival d'Avignon. Jamais on n'avait vu à la fois autant de façons différentes, des pires et des meilleurs peu importe, de relever le défi du direct.

Jamais on n'avait vu autant d'écrans allumés sur scène : près d'un spectacle sur deux avait recours à la vidéo. On se

serait cru à la FIAC ou à la Biennale de Venise où, depuis des années, la vidéo pullule. Qu'attendent les dramaturges, après les plasticiens, de ce renfort visuel ? Un glissement accru du théâtre vers l'image ? Pas sûr. Olivier Py (*Le Monde* du 30 juillet 2005) a raison de nier que, aujourd'hui, le débat sur le théâtre porte, comme on l'a trop vite résumé, sur l'opposition des mots et des images. C'est le statut de la parole théâtrale, dit-il, qui est visé. « *La parole appartient-elle exclusivement au texte écrit ou bien peut-elle vivre aussi sous forme d'images ? La parole est-elle dans le temps, comme l'est la communication – auquel cas, remplaçable dans sa forme –, ou hors du temps, comme une sorte de sacrement, et dans ce cas, inégalable ?* » Et il cible la raison principale de ce glissement, dont l'inflation de vidéo n'est qu'un des signes. C'est que le théâtre est pris, qu'il le veuille ou non, comme la plupart de nos activités dans la « grande cathédrale télévisée », que Py qualifie curieusement d'« athée » (alors qu'on a maintes fois établi comment la télévision est un substitut de la religion¹), mais c'est un autre débat. Ce qui compte, c'est que soit reconnu, enfin, par un homme de théâtre, et pas des moindres, que désormais le théâtre ne peut évoluer sans se référer à la télévision. Sans relever le défi de *l'effet tivi*.

Tivi, c'est plus conceptuel. C'est TV prononcé à l'anglaise. Avec *télévision*, on patauge tout de suite dans le mauvais débat des programmes nuls, de la dictature de l'audimat, de l'insuffisance des programmes culturels – alors que c'est toute la télévision qui est culturelle, civilisatrice. *Tivi*, c'est franc, c'est chantant, c'est direct, et ça dit tout de suite d'ailleurs le Direct. Majuscule, s'il vous plaît, pour

Tam-tam dans la cathédrale

Jean-Paul Fargier

cette immense invention de la technique : la possible simultanéité d'une action et de sa représentation. Elle bou-
 leverse, depuis un siècle, tous nos rapports au temps. Tant
 d'artistes l'ont déjà compris, digéré, métamorphosé, alors
 pourquoi pas des gens de théâtre ? D'autant que théâtre
 et télévision ont au moins en commun le génie de l'ins-
 tant, se déroulant pareillement en temps réel.

Temps réel de la télévision contre temps réel du théâtre :
 voilà le choc tectonique qui explique le tremblement de
 scène vécu par le festival d'Avignon 2005. Jamais on n'a-
 vait vu autant d'effets *tivi* en même temps, au même
 endroit. La violence des thèmes, reflet de la violence de
 nos sociétés, de nos économies, de nos déchéances, qui
 soi-disant aurait perturbé le public, alors que le théâtre
 (qu'on voit en Avignon) rend compte depuis des lustres du
 cours galopant du mal, n'est rien à côté de l'onde fracas-
 sante qui s'est abattue sur les certitudes formelles des fai-
 seurs (et des consommateurs) de spectacles. L'effet *tivi*
 transformé en raz de marée. Alors que depuis des décen-
 nies on signalait sporadiquement sa présence ici ou là,
 voici qu'il déferlait sur toutes les scènes ou presque, écla-
 boussait tous les gradins.

Des écrans partout, réels ou métaphoriques. Redoublant,
 dédoublant, ponctuant les actions en cours. Écrans réels,
 petits ou grands, chez Peyret (*Sophie K*), chez Delcuvellerie
 (*Anathème*), chez Vandekybus (*Puur*), chez Colas (*Ham-
 let*), chez Abramovic (*A biography remix*), chez Rambert,
 chez Lambert-wild, etc. Écrans montrant des images, par-
 fois produites en direct, parfois enregistrées, ayant pour
 effet de dissoudre la notion de décor ou d'accessoire
 (qu'induit tout objet ajouté, mêlé au corps des acteurs), au
 profit d'une dialectique entre deux présentations du pré-
 sent. Avec cette conséquence, quasi-automatique, que la
 scène se constitue en réel d'une représentation qui passe,
 par contrecoup, du côté de l'image. La scène comme non-
 lieu de représentation ! Comme présentation d'une autre
 représentation, d'une représentation autre ! Filmée.

Entrée du théâtre dans la galaxie TV

Ce genre de renversement ne date pas d'hier, cela fait bien
 vingt ans que les scènes clignotent.

Sans chercher plus loin, cette année, trois exemples.
 D'abord, *l'Eraritjaritjaka* d'Heiner Goebbels à l'Odéon,
 avec l'époustouflant numéro d'André Wilms suivi par une
 caméra en train de fuir tout à coup le théâtre, de se pro-
 mener à pied puis en voiture dans les rues de Clichy, avant
 de rentrer chez lui quelque part dans Paris sans jamais
 s'arrêter de débiter du Canetti, loin des spectateurs, qui
 n'avaient pour le voir que son image en direct sur le grand
 écran du fond de scène, jusqu'à ce que le comédien ouvre
 une fenêtre et qu'on découvre que son lointain apparte-
 nement était un décor construit juste derrière l'écran
 – superbe leçon : le théâtre contre la télé ? Non, tout contre.

Ou, ce printemps, le *Tristan* de Sellars et Viola à l'Opéra
 Bastille, où les immenses métaphores de Viola aidaient les
 chanteurs à flotter dans l'aura de leur double symbolique,
 comme si les images traduisaient leurs pensées dans un
 curieux exercice de simultanéité.

Et encore à Marseille, au Théâtre de Lenche, *L'Intranquille*
 d'après Pessoa, où celui-ci, joué par le comédien-vidéaste
 Marc Mercier, démontrait par des images dont il ne cessait
 de couvrir un globe terrestre son droit à être considéré
 comme l'inventeur de la télévision.

Oui, pas très nouveau, l'effet *tivi* au théâtre, mais répété

de cloître en cour d'honneur, de lycée en gymnase, de car-
 rière aménagée en chapelle recyclée, cet effet cristallisa,
 parut une révolution. Mais pas forcément celle que l'on a
 dite, trop vite baptisée prise de pouvoir des dramaturges
 plasticiens sur les diseurs de textes. Laquelle, alors ?

Quand le théâtre montre la lune, l'imbécile regarde le
 théâtre... Quand la lune vidéo brille, ne jamais oublier que
 le soleil télévision est à l'origine de ses rayons. Chaque fois
 qu'un metteur en scène met la vidéo dans son jeu, qu'il le
 veuille ou non, qu'il l'admette ou pas, il active le théâtre
 comme satellite de la TV. C'est l'entrée du théâtre dans la
 galaxie TV qui s'est manifestée avec éclat en Avignon cet
 été. C'est l'effet *tivi*, frontal ou subtil, qui permet d'éclairer
 la plupart des recherches, excellentes ou idiotes peu
 importe, menées par les créateurs qui y signaient des spec-
 tacles. Une pièce de dix heures (*Les Vainqueurs*), où l'on
 glisse d'épisode en épisode comme dans un feuilleton (un
soap) ? Effet *tivi*, cher Py ! Un héros bavard comme un pré-
 sentateur, des vases d'alchimistes transparents évoquant

Jean-Paul Fargier

Tam-tam dans la cathédrale

des tubes cathodiques vides, difformes, magiques, capables de générer des images en relief, pulpeuses, vraies de chez Vrai, un mur historique transformé en écran géant sur lequel viennent, grandioses, s'afficher sans cesse les silhouettes sombres des acteurs, comme si les projecteurs étaient des caméras en direct ? Effet *tivi*, Jan Fabre ! Un rideau de gaze fermant la scène comme une vitre de téléviseur derrière laquelle s'agitent lentement des fantômes incrustés tandis que nos doubles, lapins téléspectateurs, montent à leurs risques et périls à l'assaut de cette barrière ? Effet *tivi*, cher Castellucci ! Une reine de l'art vidéo qui s'exhibe en chair et en os pendant une pièce qui narre sa carrière à la vitesse d'une émission de télévision et qui vient à la fin signer ce direct en clignant de l'œil vers la date du jour qui s'inscrit à côté d'elle ? Effet *tivi*, chère Marina ! Mais elle, au moins, opère en connaissance de cause, si tant est que les autres n'agissent que par intuition, ce qui est fort douteux, tant ils déploient de trouvailles post-télévisuelles.

Ainsi le fameux théâtre post-dramatique avoue son origine : essentiellement, il est post-télévisuel. D'où ces innombrables recoupements avec les avancées de l'art vidéo, opérées depuis trois décennies. Car l'art vidéo n'a jamais exprimé autre chose, au fond, que la conscience de soi de la télévision, en s'efforçant d'en concrétiser toutes les conséquences. D'où le rôle important dévolu, pas par hasard sans doute, par les programmeurs (Florence Archambaut et Christophe Lambert) à l'artiste vidéo Marina Abramovic, comme artiste-clé bis, simple comme un passe-partout, en joker de l'invité officiel, Jan Fabre, qui agitait, lui, un trop pesant trousseau.

Tout bien pesé, avec la distance, *Biography Remix* de Marina Abramovic, scénographié par Michaël Laub, restera comme la mise en abyme de la révolution scénico-médiatique qui s'est jouée cette année à Avignon.

Réécrire l'histoire de l'art au xx^e siècle ?

Quand les gens de théâtre osent deux ou trois effets, Abramovic et Laub arpègent toute la gamme. Nouveau type de paroles ; récits multiples diffusés par des voix, des écrits, des panneaux indicateurs, des citations radio, des archives

vidéo ; brassages des corps les plus divers (d'un couple de chiens à une danseuse bedonnante) ; renversement à vue du réel et de la représentation, le sujet de la représentation étant lui-même sur la scène en train de se représenter ou de se regarder représenté ; *remakes* éclair de performances durement célèbres (*fast-food* ou bouchée de menu-dégustation ?) par des clones dont le plus stupéfiant était le propre fils de l'ex-partenaire de l'artiste, Ulay, sorti, on aurait dit, du même moule organique, à moins qu'il ne s'agisse d'une illusion 3D – mais c'était bien lui (le fils), mais c'était bien elle (la non-mère, la belle-mère). Bref, indexation évidente sur le modèle TV par mélange accéléré des genres (retrouvailles en direct, mime, météo, strip-tease, chanson, dialogue, soliloque, conférence, docu, fiction, docu-fiction, JT, fable, danse, interview, sports, etc.), toute la lyre.

Quel chemin parcouru en vingt ans ! En 1986, au festival d'Avignon (dirigé alors par Alain Crombecque), la vidéo figurait pour la première fois au programme mais elle était cantonnée, à la Chartreuse de Villeneuve, dans l'espace d'une exposition (que j'avais eu la charge de diriger) intitulée : *Où va la vidéo ?*² Où, oui ? Avignon 2005 répond : de l'autre côté du pont. La vidéo va au théâtre... comme elle est allée partout. Répercuter l'effet *tivi*. Le grand défi du Direct lancé à tous les arts. Le défi de la simultanéité de tous les présents, du mélange quotidien de tous les genres possibles (comme on le vérifie en un rapide zapping). Le défi qui a fécondé tous ceux qui l'ont relevé, maîtrisé, débordé. De Joyce à Sollers en passant par Céline et Dos Passos. De Pollock à Fromanger en passant par Duchamp, Picasso et Dubuffet. De Cunningham à Decoufle en passant par Pina Bauch, Gallotta et dix autres, Hervieu, Montalvo, Monnier, Prejlocaj. Et John Cage, planant au-dessus de tous ces soubresauts avec son sourire ineffable de saint-esprit du hasard ! De Vertov à JLG en passant par Renoir, Rouch, Rozier, Marker, Truffaut, Varda, Minnelli, Pasolini, Fellini, Cassavetes et cent autres, Tarantino, Egoyan, Moretti, Figgis, Resnais, Demy, Despléchin, Guiraudie. En littérature comme en peinture donc, au cinéma comme dans la danse ou la musique et bien sûr l'art vidéo. On peut, on doit, réécrire à cette lumière toute l'histoire de l'art au XX^e siècle.

Tam-tam dans la cathédrale

Jean-Paul Fargier

Identifier à froid la *télévision* sous le concept fourre-tout d'*image*, qui a fleuri à chaud dans tous les commentaires sur la crise de cet été, c'est commencer à théoriser, à comprendre un peu mieux ce qui se joue là en profondeur. Une aventure plus générale de la création, partie de plus loin, cherchant depuis longtemps à changer de vitesse pour rouler dans la roue du temps réel. Changement de muses : changement d'amusements. Changement d'esprits, de corps. De langues. D'espace(s). De temps. D'unité. De monde. De compassion. De *catharsis*, par conséquent. Pour Mac Luhan, qui a vu venir tout ça calmement il y a cinquante ans, la télé, tam-tam du village universel, est mère de culpabilité mondiale, de responsabilisation de tous pour tous. Impact immédiat garanti de tout événement, si lointain soit-il.

Identifier la télé comme tam-tam mondial dont les ondes vibrent jusque dans les théâtres, c'est aussi par contrecoup permettre à la télévision (à ceux qui la font comme à ceux qui la regardent et surtout l'écoutent) de se reconsidérer³,

en prenant conscience de ce qui se ressource dans sa « cathédrale » (pour garder la métaphore d'Olivier Py, plus noble mais moins juste que le mac luhanien « *global village* ») : en particulier, ce théâtre global (naviguant de concert avec un cinéma global, une danse globale, une littérature globale, un art visuel *global*), réellement global, qui tente de ranimer – on ne peut mieux résumer l'impératif du moment – le *Globe* de Shakespeare dans le *Global Groove* de Nam June Paik.

Notes

1 En particulier Michel Bonnemaison dans son ouvrage, *Totale Télévision*, édité par le Montfaucon Research Center, 110 rue Van Aa, Bruxelles.

2 Catalogue édité (et toujours disponible) aux *Cahiers du Cinéma*.

3 Malgré cette morgue générale envers la télévision, bouc émissaire automatique de tous nos maux. Dernier exemple, sous la plume d'un Robert Abirached, revenant dans *Le Monde* du 5 octobre 2005 sur l'évolution d'Avignon, qu'il impute à une soumission aux goûts forgés par le petit écran.



A Body of Water. Installation de Paul Sermon et Andrea Zapp. Photo DR.